

Idée de la Poësie Angloise, ou Traduction des meilleurs Poëtes Anglois... Par M. l'Abbé Yart, Paris, Briasson, 1749-1756.

M. l'abbé Antoine Yart
(1709-1791)

PRÉFACE
(Volume I)

(i) L'Etude des grands Ecrivains de l'antiquité, après avoir banni de la France le mauvais goût, & porté la Poësie à la perfection sous le regne de Louis XIV. semble ne plus suffire aujourd'hui; on a épuisé toutes les manieres d'imiter les Anciens; ces excellens originaux ont produit une multitude de copies, qui se ressemblent, & qui n'ajoutent presque rien les unes aux autres; la plûpart de nos Poëtes, marchent seulement sur les pas de ceux qui les ont précédés; & si quelques-uns s'ouvrent une nouvelle carriere, ils s'égarerent (ii) dans la route qu'ils se sont tracée.

Par quels moyens pourrons-nous rendre à la Poësie ses premiers charmes, ranimer le goût, & intéresser le public? Je n'en connois point de plus nécessaire que de joindre la lecture des Auteurs, qui se distinguent parmi les Nations policées, à celle des grands hommes de l'antiquité, & de chercher dans les ouvrages des étrangers, de nouvelles manieres d'imiter les Anciens. [...]

(iii) Le génie de l'invention est rare parmi nous; nous sommes moins capables de faire des découvertes, que nous ne sommes habiles à les embellir; il y a plus loin pour nous du néant à l'être, que de l'être à la perfection; il faut nous éclairer des lumieres de nos voisins, nous enrichir de leurs productions, faire en Poësie, ce que les sçavans & les artistes font dans les sciences, & dans les arts, communiquer avec tous les peuples de l'Europe, & conspirer tous ensemble à l'utilité du genre humain; il seroit à souhaiter, que toutes les Nations n'eussent qu'un seul langage, & qu'il ne se fît qu'un seul peuple de tous les sçavans de l'Univers.

Ne craignons point de rendre aux Etrangers, un hommage trop flateur; il y a long-tems que leurs Auteurs imitent & traduisent nos (iv) meilleurs Ecrivains; les Poëtes Espagnols, Italiens, Anglois en ont transporté dans leurs ouvrages, les beautés différentes, qui sont répandues dans nos Poëmes.

De toutes les Nations qui cultivent les sciences, la Nation Angloise paroît aujourd'hui la plus digne d'être connue, par la multitude des gens de Lettres, & par la foule d'Ecrivains en tous genres, qu'elle produit; ne seroit-ce point rendre un service important à la France, que de continuer, comme on l'a déjà commencé avec succès, de lui faire part des productions choisies des Ecrivains d'Angleterre.

L'ordre avec lequel les François lient leurs idées, la décence qui entre dans les caracteres qu'ils offrent au Public, la précision & la clarté de leur style contribuent à polir les Muses Angloises, elles

(v) se perfectionnent, elles deviennent aimables dans l'heureux commerce qu'elles ont avec les nôtres; à notre tour, jettons nos yeux sur elles; que la bisarerie [*sic*] de quelques-unes de leurs métaphores, que la confusion & le desordre, qui regnent quelquefois dans leurs Livres, & enfin que l'inégalité de leur style ne nous rebutent point. Creusons dans ces mines profondes; séparons l'or de la terre qui le couvre; polissons-le, & mettons-le en œuvre; enrichissons nos terres de ces plantes étrangères; cultivons-les, & que l'art leur donne une beauté qu'elles n'ont point reçue de la nature. Peut-on refuser aux Anglois, de la fécondité & de la variété dans le fond & dans le plan de leurs ouvrages, de la force dans leurs pensées, de l'énergie dans (vi) leurs expressions? Cette singularité même, qui nous surprend, ne peut-elle pas être la source de mille beautés nouvelles pour des Ecrivains judicieux & habiles? [...]

(xiv) Après avoir donné une légère idée des trois Poèmes principaux que j'ai traduits, je ne dirai qu'un mot de la manière dont j'ai exécuté cet Ouvrage; je n'y ai pas trouvé peu de difficultés; traduire un Poète Anglois avec une fidélité scrupuleuse, c'est écrire sans élégance; tant le style, le goût, le génie Anglois sont différens des nôtres; mais sacrifier la fidélité à l'élégance, donner aux expressions Angloises, des graces & des manières Françoises, ce n'est pas traduire, (xv) c'est imiter, ce n'est point faire connoître son Auteur.

J'ai pris un milieu; j'ai réuni, autant qu'il m'a été possible, la fidélité & l'élégance: mais quand j'ai trouvé des expressions, des métaphores, des tours purement Anglois, qui pourroient choquer la délicatesse de notre goût, je les ai adoucies dans le texte, & j'en ai donné la traduction littérale dans les notes [...].

PRÉFACE

(Volume III)

(ix) [...] car il ne faut pas confondre celle-ci avec celles des Historiens, des Physiciens, & de plusieurs Ecrivains en Prose; il faut être original dans la première; il ne faut être copiste dans la seconde; on doit rendre dans l'une, d'un air libre & facile, non-seulement les pensées, mais les expressions & les tours de l'Auteur; ou, quand ces expressions & ces tours courent risque d'ennuyer ou de déplaire, avoir le talent, d'en substituer d'autres qui remplacent tout l'*extraordinaire de l'original*, (x) en le renvoyant aux notes; il suffit dans l'autre de rendre les pensées, les expressions & les faits, d'une manière fidele & scrupuleuse; celle-ci est une estampe sans coloris, celle-là est une copie qui paroît si originale qu'elle trompe les connoisseurs; c'est le même air de musique, qui joué sur un instrument, ou chanté par une belle voix, est répété avec la même grace & le même goût, par un autre instrument,

ou par une autre voix. Le Traducteur du Poète répond en quelque sorte de son Auteur: le Traducteur de l'Historien & du Physicien ne prend rien sur lui, il renvoie, à celui qu'il traduit, le mépris ou l'estime qu'on fait de son Livre. [...]